

**D**epuis que son train avait passé les faubourgs et les fumées de Charleville, il semblait à l'aspirant Grange que la laideur du monde se dissipait : il s'aperçut qu'il n'y avait plus en vue une seule maison. Le train, qui suivait la rivière lente, s'était enfoncé d'abord entre de médiocres épaulements de collines couverts de fougères et d'ajoncs. Puis, à chaque coude de la rivière, la vallée s'était creusée, pendant que le ferraillement du train dans la solitude rebondissait contre les falaises, et qu'un vent cru, déjà coupant dans la fin d'après-midi d'automne, lui lavait le visage quand il passait la tête par la portière. La voie changeait de rive capricieusement, passait la Meuse sur des ponts faits d'une seule travée de poutrages de fer, s'enfonçait par instants dans un bref tunnel à travers le col d'un méandre. Quand la vallée reparaisait, toute étincelante de trembles sous la lumière dorée, chaque fois la gorge s'était approfondie

entre ses deux rideaux de forêt, chaque fois la Meuse semblait plus lente et plus sombre, comme si elle eût coulé sur un lit de feuilles pourries. Le train était vide ; on eût dit qu'il desservait ces solitudes pour le seul plaisir de courir dans le soir frais, entre les versants de forêts jaunes qui mordaient de plus en plus haut sur le bleu très pur de l'après-midi d'octobre ; le long de la rivière, les arbres dégageaient seulement un étroit ruban de prairie, aussi nette qu'une pelouse anglaise. « C'est un train pour le *Domaine d'Arnheim* », pensa l'aspirant, grand lecteur d'Edgar Poe, et, allumant une cigarette, il renversa la tête contre le capiton de serge pour suivre du regard très haut au-dessus de lui la crête des falaises chevelues qui se profilait en gloire contre le soleil bas. Dans les échappées de vue des gorges affluentes, les lointains feuillus se perdaient derrière le bleu cendré de la fumée de cigare ; on sentait que la terre ici crêpelait sous cette forêt drue et noueuse aussi naturellement qu'une tête de nègre. Pourtant la laideur ne se laissait pas complètement oublier : de temps en temps le train stoppait dans de lépreuses petites gares, couleur de minerai de fer, qui s'accrochaient en remblai entre la rivière et la falaise ; contre le bleu de guerre des vitres déjà délavé, des soldats en kaki somnolaient assis à califourchon sur le chariot de la poste – puis la vallée verte devenait un instant comme teigneuse : on dépassait de lugubres maisons jaunes, taillées dans l'ocre, qui semblaient secouer sur la verdure tout autour la

poussière des carrières à plâtre – quand l’œil désenchanté revenait vers la Meuse, il discernait maintenant de place en place les petites casemates toutes fraîches de brique et de béton, d’un travail pauvre, et le long de la berge les réseaux de barbelés où une crue de la rivière avait pendu des fanes d’herbe pourrie : avant même le premier coup de canon, la rouille, les ronces de la guerre, son odeur de terre écorchée, son abandon de terrain vague, déshonoraient déjà ce canton encore intact de la Gaule chevelue.

Quand il descendit à la gare de Moriarmé, l’ombre de la falaise énorme éteignait déjà la petite ville ; brusquement il faisait froid ; une sirène à bout portant lui lâcha son barrissement et lui plaqua une seconde entre les épaules un chiffon mouillé, mais c’était une sirène d’usine qui fit seulement couler sur la placette un morne troupeau de Nord-Africains. Il se souvint que dans les nuits de vacances il tendait parfois l’oreille à la sirène de la pompe municipale : un coup, c’était un feu de cheminée, deux coups, un incendie dans le village, trois coups, le feu dans une ferme éloignée. Le troisième coup faisait passer le long des croisées inquiètes un soupir de soulagement. « Ici, ce sera le contraire, pensa-t-il – un coup pour la paix, trois coups pour les bombes : il s’agit de savoir distinguer ». Toutes choses dans cette guerre frayaient un peu bizarrement. Il se fit indiquer par l’officier de gare le P. C. du régime. Il déambulait maintenant dans une rue pauvre

et grise qui courait à la Meuse; le crépuscule rapide d'octobre la vidait brusquement de ses passants civils, mais partout, des façades jaunes, suintait la rumeur soldatesque: tintements de casques et de gamelles, choc des semelles cloutées contre le carreau: à l'ouïe, pensa Grange, si on ferme les yeux quelques secondes, les armées modernes tintinnabulent encore de toutes les armures de la guerre de Cent Ans.

Le poste de commandement régimentaire était, en bordure de la Meuse, un pavillon de meulière banlieusard et triste, séparé du quai par une grille et une plate-bande famélique, déjà talée par le piétinement militaire, où des motocyclettes s'accotaient contre le tronc nu des lilas: comme le trou trop étroit d'une ruche, deux mois de cantonnement avaient gratté le plancher, les plinthes, et les murs du couloir à hauteur d'homme jusqu'à l'os. Grange attendit assez longtemps dans une pièce poussiéreuse où une machine à écrire cliquetait dans la pénombre des volets à demi rabattus: de temps en temps, le fourrier, sans lever la tête, écrasait un mégot sur le coin de la table à épures; le pavillon avait dû loger un ingénieur des fonderies. Derrière l'entrebâillement des volets, le mur des arbres semblait collé jusqu'au plafond contre la fenêtre, au-dessus de la Meuse maintenant très sombre le long de sa berge de mâchefer; des cris d'enfants montaient par moments de la rue, ouatés par l'air lourd de la guerre, insignifiants comme des cris de lapin. Quand il claqua les talons

dans le bureau encore très clair du colonel. Grange fut frappé par le regard des yeux gris de mer et la bouche sans lèvres sous la brosse dure de la moustache : le colonel ressemblait à Moltke. Il y avait une poussée de vie brusque et aiguë dans ce regard, puis tout de suite les yeux se voilaient d'une taie, et se repliaient sous la paupière pesante ; l'expression devenait celle de la fatigue, mais une fatigue rusée qui n'était qu'économe : derrière cette immobilité de faucon encapuchonné, on sentait la griffe prête.

Grange remit l'ordre de mission de son dépôt ; le colonel vérifia l'horaire du voyage. Il avait devant lui quelques feuillets qu'il froissa d'un doigt distrait. Grange sentit que ces papiers le concernaient : il devait avoir un dossier à la sécurité militaire.

- Je vous affecte à la maison forte des Hautes-Falizes, fit le colonel après quelques instants sur le ton neutre du service - cependant il passait dans la phrase une intention secrète, car les yeux une seconde se rapetisèrent durement. Vous monterez demain matin avec le capitaine Vignaud. Pour aujourd'hui, vous serez en subsistance à la compagnie d'engins.

Le dîner à la compagnie d'engins ne souriait guère à Grange ; embarqué dans cette guerre qui tournait à petit bruit, au point mort, il ne songeait pas à rechigner à la besogne possible, mais il ne participait pas - d'instinct, chaque fois qu'il le pouvait, il gardait son quant à soi et prenait du recul. Quand il eut fait charger sa

cantine dans la camionnette qui devait le monter aux Falizes, il se fit servir des œufs au jambon dans un pauvre café ouvrier de la rue Basse qui fermait déjà ses volets, puis, à travers les rues tôt claquemurées où sonnait le pas des patrouilles, il gagna sa chambre.

La chambre était un grenier assez étroit dont les fenêtres donnaient sur la Meuse ; dans l'angle opposé au lit de fer, des fruits séchaient, étalés sur de vieux journaux qui tapissaient une commode bancale : l'odeur obsédante et douceâtre des pommes sures était si agressive qu'il eut un haut-le-cœur. Il ouvrit les fenêtres toutes grandes et s'assit sur une malle, complètement dégrisé. Les draps, les couvertures, fleuraient la pomme pourrie comme un vieux pressoir ; il tira le lit tout contre la fenêtre ouverte. La flamme de la bougie vacilla avec le lent courant d'air de la rivière ; entre les chevrons du toit, on apercevait les lourdes dalles de schiste de la Meuse, d'une étrange couleur lie de vin. Il se dévêtit, l'humeur très sombre : cette bourgade de fonderies, ces ruelles couleur de houille, le colonel, les pommes, tout, de cette prise de contact avec la vie de cantonnement, lui déplaisait. « Une *maison-forte*, songeait-il, qu'est-ce que cela peut être ? ». Il fouilla dans ses souvenirs déjà lointains du règlement sur l'emploi des fortifications de campagne : non, décidément, il n'y avait rien. Cela devait concerner plutôt le code de justice militaire : il trouvait au mot quelque chose de peu rassurant, qui faisait songer à la fois à la maison d'arrêt et à la Force,

qui était aussi une prison. Quand il eut soufflé la bougie, tout changea. Couché sur le côté, son regard plongeait sur la Meuse ; la lune s'était levée au-dessus de la falaise ; on entendait seulement le bruit très calme de l'eau qui glissait sur la crête d'un barrage noyé, et les cris des chevêches perchées tout près dans les arbres de l'autre rive. La petite ville s'était dissoute avec ses fumées ; l'odeur des grands bois glissait des falaises avec le brouillard et la noyait jusqu'au fond de ses ruelles d'usines ; il n'y avait plus que la nuit d'étoiles, et autour de soi ces lieues et ces lieues de forêt. L'enchantement de l'après-midi revenait. Grange pensa que la moitié de sa vie allait lui être rendue : à la guerre, la nuit est habitée « À la belle étoile... » songea-t-il, et il pensait confusément à d'étroites routes blanches sous la lune, entre les flaques noires des pommiers ronds, aux campements dans les bois pleins de bêtes et de surprises. Il s'endormit, sa main pendant de son lit au-dessus de la Meuse comme du bordage d'une barque : demain était déjà très loin.

**D**ès qu'on avait dépassé les dernières maisons de Moriarmé, le goudron cessait, tandis qu'on entamait les premiers lacets. On eût dit que la caillasse de la route avait été charruée sur toute sa largeur : c'était